

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2003)
Heft: 62

Artikel: Clisson et [Eugénie]
Autor: Napoléon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CLISSON ET [EUGÉNIE]

Clisson était né avec un penchant décidé pour la guerre. Dès l'âge le plus tendre, à la vue d'un casque, d'un sabre ou d'un tambour, l'on décelait le vœu de la nature [l'inclination innée qui promet un grand succès] qui l'avait destiné à parvenir dès l'adolescence au premier grade de la milice. [Il approfondit les principes de l'art de la guerre dans un âge où le commun n'est occupé que] Absorbé par la gloire il dédaignait longtemps toute autre passion [il dédaignait l'amour, il méprisait la veine...]. Cependant son cœur longtemps [muet] en proie aux feux de la guerre, sentit enfin d'autres besoins. Il²³...

Clisson était né avec un penchant décidé pour la guerre. Il lut la vie de grands hommes dans l'âge où l'on lit des fables.

Il médita les principes de l'art militaire dans le temps que ceux de son âge étaient à l'école. [Il parcourut rapidement les grades qu'il marqua tous par des actions d'éclat.] Il parvint au premier grade de la milice encore adolescent²⁴.

Clisson était né pour la guerre. Encore enfant il connaissait la vie des grands capitaines. Il méditait les principes de l'art militaire [dans le temps que ceux de son âge étaient à l'école et cherchaient des filles]. Dès l'âge de porter les armes il marqua chaque pas par des actions d'éclat. Il était arrivé au premier grade de la milice militaire, quoique adolescent. Le bonheur seconda constamment son génie. Ses victoires se succédaient, et son nom était connu du peuple, comme celui d'un de ses plus chers défenseurs²⁵.

Cependant son âme n'était pas satisfaite. [Né pour le bonheur, il n'était encore parvenu qu'à la gloire.]

Les peines que la méchanceté de l'envie fait endurer navrèrent vivement son âme. Clisson, comme tous les hommes, était né pour le bonheur et il n'était encore parvenu qu'à la gloire.

[Il avait dédaigné l'amour. Mais il connut Eugénie.] La guerre cessa un instant, et il connut Eugénie.

Eugénie avait 16 ans, [elle était douce, bonne et vive] de jolis yeux, une taille ordinaire. Sans être laide, elle n'était pas une beauté, mais la bonté, la douceur, une tendresse vive lui appartenaient essentiellement. Clisson avait dédaigné les femmes et l'amour, essayé la réaction naissante de soi, et la douceur ne trouve pas de résistance. Clisson effraye Eugénie. [Le sévère Clisson est

²³ Fin de la première ébauche (J. Tulard).

²⁴ Fin de la seconde ébauche (J. Tulard).

²⁵ Texte définitif (J. Tulard).

amoureux] Le cœur de Clisson, accoutumé aux victoires, aux grandes entreprises, donna bientôt à sa passion un caractère de force et d'inflexibilité qui lui appartenaient. La bonne Eugénie [s'unit au sort *illisible*] comprit que son sort était de s'attacher à la destinée de ce grand homme, et lui promit un amour éternel. Clisson le promit aussi.

L'envie, la calomnie, ce sont les passions basses qui s'assailgent aux [grandes] réputations naissantes, qui font périr tant d'hommes utiles et étouffent tant de génie. Le pouvoir, le sang-froid, le courage et la fermeté ne font que croître le nombre de ses ennemis et à offenser des hommes, qui par leur place devraient régler l'opinion sur son compte. L'on appela orgueil sa grandeur d'âme, on lui reprocha sa fermeté. Dégoûté de triomphes qui croissaient ses ennemis sans lui donner des amis, Clisson sentit le besoin de rentrer en lui-même, et pour la première fois [depuis sa vie] il jeta un coup d'œil sur sa vie, ses goûts et son état. Comme tous les hommes, il avait le désir du bonheur et n'avait encore trouvé que la gloire. [Il alla passer un mois à la campagne, près de Lyon, chez une de ses connaissances. Occupé depuis son enfance de la guerre, il avait été emporté par le tourbillon des événements, et toujours dominé par la force de son penchant. Son âme toute en proie, absorbée par ses occupations constantes, était neuve encore aux impressions des autres passions et idées morales.]

²⁶Clisson portait dans son cœur le désir du bonheur et n'avait encore quitté que les illusions de la gloire. Il restait peu à la maison. Son camarade recevait beaucoup de monde, avait grande compagnie, et Clisson ne pouvait s'accoutumer aux petites formalités. Son imagination ardente, son cœur de feu, sa raison sévère, son esprit froid ne pouvaient que s'ennuyer des câlineries des coquettes, des jeux de la galanterie, de la logique des tatillons et de la morale des brocards. Il ne concevait rien aux cabales et n'entendait rien aux jeux de mots. Sa vie était sauvage et ses facultés absorbées par une seule pensée qu'il ne pouvait encore définir ni connaître, mais qui maîtrisait entièrement son âme. Accoutumé aux fatigues, il avait besoin d'action, de beaucoup d'exercice.

Il n'avait pas de plus douce occupation que d'errer dans les bois. Là, il se complaisait, il bravait la méchanceté et s'élevait au-dessus des folies et de la bassesse humaines.

Quelquefois, sur des bancs argentés par l'astre des amours, il se livrait aux désirs et aux palpitations de son cœur. Il ne pouvait plus

²⁶ Bonaparte s'interrompt ici pour esquisser la suite (J. Tulard).

s'arracher au spectacle mélancolique et doux de la nuit éclairée par la lune. Il y restait jusqu'à ce qu'elle disparût, que l'obscurité effaçât sa rêverie, et plus triste, plus agité, il allait quérir un repos dont il avait besoin.

La rêverie remplaça la réflexion. Il voyait avec un plaisir inconnu jusque-là le spectacle des variétés de la nature, la naissance et la fin du jour, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, les nattes des prairies. [Il passait des heures entières méditant au fond des bois, et le soir il y restait jusqu'à minuit dans des rêveries à la lueur de l'astre argenté des amours. Il allait souvent aux eaux d'Alles, éloignées d'une heure de Champvert. Ces eaux sont très fraîches pendant une certaine saison, depuis 4 à 6 heures du matin]

²⁷Cette réaction sur lui-même lui fait comprendre d'autres sentiments que celui de la guerre, d'autres penchants que la destruction. Le talent de nourrir les hommes, de les éléver, de les rendre heureux, vaut bien celui de les détruire.

Il désira se recueillir un moment, de mettre de l'ordre dans cette foule d'idées qui depuis plusieurs jours assiégeaient son âme. Il s'éloigna [pour quelques mois] du corps et courut à Champvert, près de Lyon, demander à un monsieur, son ami, l'hospitalité.

Cette campagne, une des mieux situées de cette grande ville, réunissait tout ce que l'art et la belle nature peuvent produire.

Clisson voyait avec surprise le spectacle enchanteur de la naissance et de la fin du jour, [de celle de la nuit] du cours de l'astre de la nuit argentant les bosquets et les campagnes. Les variétés des temps, des perspectives, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, tout faisait sur son cœur une impression nouvelle et jusque-là inconnue. [Tout était nouveau pour Clisson] Il voyait cependant ce qu'il avait mille fois vu sans [réflexion] rien sentir, sans en être frappé. Misérable homme, quand tu [pars du cercle de la nature], enlevé au-dessus de tes semblables, [la peine te suit]... ton âme en proie à l'illusion, à l'effervescence, à l'appréhension, est sourde aux beautés et insensible aux plaisirs de la nature.

Naturellement sceptique, Clisson devenait mélancolique. La rêverie avait remplacé chez lui la réflexion. Il n'avait rien à combiner, à craindre, à espérer. Cet état de quiétude, si nouveau pour son génie, l'aurait, sans le sentir, conduit en peu de temps à la stupeur.

²⁷ Retour au texte définitif (J. Tulard).

Dès la pointe du jour il errait dans les campagnes, s'attendrissait avec ses pensées habituelles.

Il allait souvent aux bains d'Alles, distant d'une lieue de sa demeure. Il y passait des matins entiers à observer les hommes, ou à parcourir la forêt, ou à lire quelque bon auteur.

Un jour que, contre l'ordinaire, il y avait un peu de monde, il y trouva 2 jolies personnes qui paraissaient beaucoup se plaire dans leur promenade, qui venaient de retourner là seules, avec la légèreté et la gaieté de 16 ans. Amélie avait une belle taille, de beaux yeux, un beau teint, de beaux cheveux, et 17 ans. Eugénie, plus jeune d'un an, était moins belle [une taille ordinaire, un teint].

Amélie paraissait dire en vous regardant: tu m'aimes, mais tu n'es pas le seul, et j'en ai bien d'autres; sachez donc que l'on ne me peut plaire qu'en me [faisant la cour] flattant, j'apprécie les compliments et j'aime l'accent guindé.

Eugénie ne regardait jamais fixement un homme. Elle souriait avec douceur pour faire voir les plus belles dents possibles. Si l'on lui offrait la main, elle la donnait timidement, la retirait promptement. L'on dirait qu'elle provoquait de laisser voir la plus jolie main où la blancheur de la peau contrastait avec le bleu des veines.

Amélie était comme un morceau de musique française, que l'on entend agréablement parce que l'on saisit la suite des accords qui plaît à tout le monde, parce que tout le monde sent l'harmonie.

Eugénie était comme le chant du rossignol, ou un morceau du Paësiello, qui ne plaît qu'aux âmes sensibles seulement, dont la mélodie transporte et passionne les âmes faites pour la sentir vivement, tandis que cela paraît du médiocre au commun.

Amélie subjuguait la plupart des jeunes gens, elle ordonnait l'amour.

Mais Eugénie pouvait seule plaire à l'homme [sensible] ardent qui n'aime pas par goût, par galanterie, mais avec la passion d'un sentiment profond.

La première arrivait à l'amour par la beauté. Eugénie devait allumer dans le cœur d'un seul une passion forte, digne... des héros²⁸.

La fraîcheur et les yeux d'Amélie méritèrent les attentions de Clisson; il sut faire naître l'occasion de leur parler, de les accompagner jusqu'à leur campagne, où il leur demanda la permission de les y voir quelquefois. Son esprit était plein des jolies personnes qu'il venait de connaître; il ne pouvait se lasser de se retracer le portrait d'Amélie, de se rappeler ses paroles; il se laissait déjà

²⁸ Ici s'insèrent les quatre pages retrouvées (J. Tulard).

entraîner à cette image séduisante, mais l'idée de la silencieuse et modeste Eugénie le gênait; elle exerçait sur son cœur je ne sais quel empire qui troublait le plaisir du souvenir de la belle Amélie.

Les deux jeunes personnes, de leur côté, avaient été affectées bien différemment. Amélie reprochait à Eugénie de ne pas avoir su dissimuler le peu de plaisir que la conversation de l'étranger lui avait fait. Elle le trouvait sombre, mais d'une figure et d'une honnêteté distinguées. Eugénie trouvait qu'Amélie avait été trop prompte, son cœur murmurait et elle se trouvait dans ce malaise qu'elle ne pouvait qu'elle n'eût une grande aversion pour l'étranger, aversion qu'elle ne pouvait expliquer ni se justifier.

Le lendemain, Amélie voulut en vain engager Eugénie à se rendre aux eaux et insista opiniâtrement. Celle-ci se leva un moment après le départ d'Amélie pour écrire à sa sœur et pour se promener dans la campagne. Clisson avait précédé Amélie; ils se lièrent comme de vieilles connaissances. La liberté du cœur et souvent du séjour bannissent tout cérémonial et toute étiquette. Ils restèrent plusieurs heures ensemble; ils critiquèrent les amoureuses, et l'aimable et gaie Amélie rentra chez elle, remplie d'une très bonne opinion de Clisson qu'elle trouvait cependant... très peu galant, quoique aimable. Elle ne parla toute la journée que de Clisson et obtint d'Eugénie qu'elle prendrait les eaux le lendemain. Celle-ci, de son côté, avait beaucoup pensé à un discours de l'étranger. Elle ne savait si elle le devait haïr ou l'estimer.

C'était un rendez-vous tacite auquel Clisson ne manqua pas. Du plus loin qu'il aperçut Amélie, il fut fâché de la voir avec son amie. Eugénie, de son côté, écouta sans parler ou répondre sans intérêt. Elle fixait ses yeux dans ceux de l'étranger qu'elle ne pouvait se lasser de regarder. De quel État est-il ? Comme il a l'air sombre, pensif. L'on voit dans ses regards la maturité de la vieillesse et dans sa physionomie la langueur de l'adolescence. Et puis elle se fâchait de le voir absorbé par Amélie. Elle feignit d'être fatiguée et décida la société à prendre le chemin de la campagne, lorsqu'ils furent rencontrés par son médecin qui les voyait quelquefois. Celui-ci fut étonné de voir Clisson avec Amélie et crut pouvoir se dispenser de lui en faire compliment. «M. Clisson», dit Amélie.

[«Pardonnez²⁹, lui dit Eugénie, interrompant, nous avons tant entendu parler de vous, je désire tant vous connaître». L'accent de cette voix, le jeu de la physionomie parlèrent au cœur de Clisson.]

²⁹ Passage raturé dans les quatre pages retrouvées (J. Tular).

Leurs regards se rencontraient. Leurs cœurs se confondirent et ils s'aperçurent dans peu de jours que leurs cœurs étaient faits pour s'aimer.

Ce fut l'ouvrage de l'amour le plus ardent et le plus respectueux qui ait agité le cœur d'un homme. Eugénie qui avait voué son cœur à l'amitié, qui s'était crue insensible à l'amour, en sentit tout le feu. Clisson oublia la guerre, il méprisa le temps où il vécut sans Eugénie et où il ne respira pas pour elle. Tout à l'amour, il renonça à la gloire.

Leurs âmes se confondirent souvent; ils surmontèrent tous les obstacles et ils furent unis pour jamais.

Les mois, les ans s'écoulèrent aussi rapidement que les heures. Ils eurent des enfants et furent toujours amants... Eugénie aimait aussi constamment qu'elle était aimée. Ils n'eurent pas une peine, un plaisir, une sollicitude qui ne leur fussent communs; l'on eût dit que la nature leur avait donné même cœur, même âme, même sentiment.

La nuit, Eugénie ne dormait que la tête appuyée sur l'épaule de son amant ou dans ses bras; le jour, ils ne vivaient qu'à côté l'un de l'autre, élevant leurs enfants, cultivant leur jardin, dirigeant leur ménage.

Eugénie avait bien vengé Clisson de l'injustice des hommes dont il ne se souvenait plus que comme un songe. Le monde, le peuple avaient oublié, vite oublié, ce que Clisson avait été.

Eugénie avait vingt-deux ans qu'elle croyait être encore à la première année de son mariage. Jamais peut-être l'aspiration des âmes n'avait mieux lié deux cœurs, jamais l'amour n'avait dans ses caprices uni deux caractères si différents.

[La société³⁰ d'un homme d'un si grand mérite que Clisson avait rendu Eugénie accomplie; son esprit était orné et ses sentiments très tendres et très faibles avaient pris ce caractère de force et d'énergie que devait avoir la mère des enfants de Clisson. Celui-ci n'était plus sombre, plus triste, son caractère avait contracté la douceur et l'aménité de celui de son amie. Les honneurs militaires, qui l'avaient accoutumé au commandement, l'avaient rendu fier et quelquefois dur; l'amour d'Eugénie le rendit plus compatissant et flexible.]

Ils voyaient peu de monde, ils étaient peu connus, même de leurs voisins; ils n'avaient conservé de relations avec le peuple qu'en protégeant les malheureux [qui les] appréciaient et les bénissaient. Cela les consolait cependant du dépit des sots.

³⁰ Passage raturé dans les quatre pages retrouvées (J. Tular).

[Quelques pressentiments³¹ agitaient depuis quelques jours son âme; ses yeux se mouillaient de larmes; son cœur suffoquait. Elle serrait, avait saisi et enserrait Clisson dans ses bras; elle ne pouvait plus s'en détacher... Mélancolique... le jour, émue et tendre la nuit, la bonne Eugénie voyait un avenir incertain et sa raison ne pouvait que s'agiter.]

Elle³² ne voyait ses enfants sans en être attendrie, en saison froide les prenait, quelquefois envoyait sa fille. «Ô Clisson, lui dit-elle un jour en tenant Sophie sur ses bras, quel avenir funeste nous est-il donc destiné ! Mais si ton cœur cesse de m'être fidèle, arrache-moi la vie !» Clisson, que l'amour et la nature et l'estime liaient irrévocablement à Eugénie, s'affligea de sa peine et apaisait ses soucis. «Eugénie, lui répondait-il souvent, le jour que j'ai lié ta destinée à la mienne, j'ai juré de protéger tes jours et de soutenir ta faiblesse. Ton mari ne cessera jamais d'être ton amant. Oui, il ne changera pas, il vivra toujours pour toi, il ne survivra jamais à ta perte.»

[L'on était dans le mois de juin, La chaleur étouffante du jour accroissait la beauté éclatante des nuits...]

Les chaleurs étaient excessives. Un orage terrible couvrait l'horizon. La pluie, les éclairs et la foudre obscurcissaient et éclairaient l'air. Eugénie fondait en larmes... Elle [enlace] serre étroitement son mari sur son sein. Sophie se prit à pleurer de la douleur de sa mère, et se cache dans ses jupes en embrassant ses genoux avec ses mains enfantines. «Clisson, ton avenir est incertain et mon âme en proie à des malheurs qui me paraissent certains. Si tu dois cesser de m'aimer, arrache de cette main jadis caressante la vie à ton Eugénie.»

Clisson, que l'estime, l'amour et la nature liaient irrévocablement à Eugénie, [se troublait des peines de son amie] n'oubliait rien pour la rendre à la raison et au bonheur. Il prit Sophie dans ses bras. «Mon Eugénie, je te jure sur les jours de notre Sophie un amour éternel. Mais toi, cesse de m'affliger: dois-tu concevoir des alarmes lorsque mon cœur est si tranquille ?» Ils prolongèrent leur conversation dans la nuit et à l'obscurité. Ils s'endormirent très tard. Ils étaient au premier sommeil lorsque Clisson fut éveillé par un bruit de chevaux et de voix qui arrivait. Il se lève et voit un de ses anciens courriers qui lui apportait une lettre du gouvernement. C'était un ordre de partir sous 24 heures pour Paris, où il devait

³¹ Passage raturé dans les quatre pages retrouvées (J. Tulard).

³² Retour au manuscrit Askenazy (J. Tulard).

être chargé d'une mission importante que l'on voulait confier à ses talents.

Malheureuse Eugénie, tu dors, et l'on t'enlève ton amant ! «Le voilà donc expliqué ce mystère terrible, s'écria-t-elle, le voilà donc réalisé ce malheur. Oh ! Clisson, tu m'abandonnes, tu revois une autre fois le jeu de la folie des hommes et des événements et de la fortune. Adieu, mon bonheur, adieu, jours heureux, faibles et infinitiment courts, vous n'avez plus de prix.» Elle était pâle, affaiblie et sans vie. Clisson n'était pas plus rassuré. Il fallut cependant partir.

Il est déjà à la tête d'une armée. Il ne faisait pas un pas sans avoir Eugénie dans la mémoire et lui tracer les témoignages de son amour. Son nom était le signal de la victoire et ses talents et son bonheur le grandirent. Il réussit en tout, il surpassait l'espérance du peuple et de l'armée qui lui devait ses succès.

Si jeune encore, si utile à sa famille et à la patrie, Clisson doit-il donc déjà finir !

Depuis plusieurs années il était séparé de son amie. Il ne se passait pas un jour qu'il ne reçût des lettres toujours tendres, qui soutenaient son courage et alimentaient son amour. Dans une action où il dut s'exposer, il fut blessé dangereusement. La renommée accroissait son mal. Il expédia Berville, un de ses officiers, pour en instruire sa femme et lui tenir compagnie jusqu'à son entière guérison.

Berville était à l'aurore des passions. Son cœur n'avait pas encore aimé. Il était comme le voyageur fatigué ou égaré, qui jette les yeux à la fin d'une longue course pour savoir où il doit se reposer la nuit: il cherchait à placer son cœur. Il vit Eugénie, mêla ses larmes (aux siennes), partagea ses sollicitudes, et toute la journée ils parlaient de Clisson et de son malheur. Son jeune cœur, novice aux passions, crut être animé par la tendre amitié; mais une passion d'autant plus furieuse qu'elle était plus cachée, plus inconnue à lui-même, s'était déjà emparée de lui. Il idolâtra Eugénie. Celle-ci ne se méfie point de l'ami de son mari. Déjà elle écrit moins souvent, moins longuement. Clisson a déjà des inquiétudes affligeantes. Il est rétabli de ses glorieuses blessures. Mais un trouble qu'il ne peut cacher décèle l'excitation de son âme. Eugénie ne lui écrit plus, Eugénie ne l'aime plus. Berville ne lui écrit qu'avec contrainte et sans intérêt. La nuit et le jour il pense à son malheur. Il veut, dans son premier mouvement, courir à Champvert et arracher Eugénie au malheur et à l'opprobre. Mais [quitter] l'armée, sa consigne, et la patrie l'a placé là !

Il est deux heures après minuit. Tout est prêt pour la mort. Les ordres sont donnés, la bataille se prépare. Demain, que de sang

jonchera cet endroit ! Mais toi, Eugénie, que diras-tu, que feras-tu, que deviendras-tu ? Réjouis-toi de ma mort, maudis ma mémoire, et vis heureuse.

La générale battait à la pointe du jour. Les feux des bivouacs s'éteignaient. Les colonnes s'ébranlaient, le pas de charge battait aux ailes, et la mort se promenait dans les rangs.

Que d'infortunés regrettent la vie et désirent de la garder encore ! Moi seul, je veux l'achever. C'est Eugénie qui me la donnait.

L'on vint lui annoncer que l'aile droite était battue. L'on repousse le centre... et était aux prises. Peu après on lui annonce que le centre était victorieux, mais qu'à la gauche... fraîches paraissent en bataille.

Adieu, toi que j'avais choisie pour l'arbitre de ma vie, adieu, la compagnie de mes plus beaux jours ! J'ai goûté dans [tes bras] ta société le bonheur suprême. J'avais épousé la vie et ses biens. Que me restait-il pour l'âge futur que la satiété et l'ennui ? J'ai à 26 ans épousé les plaisirs éphémères de la réputation, mais dans ton amour j'ai goûté le sentiment suave de la vie de l'homme. Ce souvenir déchire mon cœur.

Puisses-tu vivre heureuse, ne pensant plus au malheureux Clisson ! Embrasse mes fils; qu'ils n'aient pas l'âme ardente de leur père; ils seraient comme lui victimes des hommes, de la gloire et de l'amour.

Il plia sa lettre, donna ordre à un aide de camp de la porter à Eugénie sur-le-champ, et tout de suite se mit à la tête d'un escadron, se jeta tête basse dans la mêlée... et expira percé de mille coups.